

*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de Palmerienne, Palatine en marabouts, de chez M^{re} Notre rue du Caire N^o 17.
Coiffure Exécutée par M^{re} Nardin Coiffeur de LL. AA. RR. Les Princesses
d'Angleterre fleurs de chez M^{re} Baxin rue de Richelieu.

12563

(VII^e ANNÉE.)N^o XXXIII.—TOME XIII. 257

15 DÉCEMBRE 1827.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

L'HABITUDE vous conduit à tout, même à trouver simples les choses les plus exagérées; elle vous endoctrine dans des principes opposés à vos opinions; elle vous fait admirer ce que vous blâmiez; elle rend gracieux ce qui paraissait ridicule, et, par elle, l'objet le plus antipathique devient quelquefois un objet séduisant. Sans analyser davantage

l'Opéra?
du Caire N^o 17.
des Princesses

12 fév 27
2000

ce système, sans chercher à définir si l'habitude ne détruit pas encore plus qu'elle ne crée, bornons-nous à la considérer dans son influence sur nos modes, et convenons qu'elle nous a fait adopter des usages que, dès leur origine, nous pensions devoir toujours repousser avec dédain : tel est, par exemple, celui d'ajouter, sur tous les coins de notre tête, des touffes de faux cheveux, dont on parle avec autant de franchise que du peigne ou du bandeau destiné à orner notre front. Autrefois une fausse natte, un tour de cheveux, semblait être l'indicateur des années; une jeune femme se serait crue déshonorée qu'on lui en supposât sur la tête : elle les eût précipités dans le feu si quelqu'un eût apparu au moment où elle les tenait dans ses mains; mais aujourd'hui que l'habitude en est devenue générale, on les voit rouler impunément sur les toilettes, les cheminées de nos élégantes; on les pose devant des amies; on en parle devant des courtisans... mais ceux-ci, par exemple, n'ont point encore abordé la même franchise pour leur compte : les perruques, les faux toupets, les pommades à teindre ou à fortifier, sont cachées avec soin; ils ne veulent point laisser deviner pourquoi ils ont les boucles épaisses, les favoris noirs : ils veulent bien être trouvés charmans; mais malheur à eux s'ils sont aperçus l'*huile Husson* sur les doigts ou la *pommade mélainocome* à la main; aussi est-ce pour obvier à ce cruel inconvénient de laisser découvrir les secrets de leurs charmes, que nous croyons devoir recommander à ces messieurs les *brosses Croizat* *, qui, leur forme ne trahissant en rien les propriétés qu'elles renferment, possèdent l'avantage d'entretenir les cheveux, les favoris, voire même les moustaches, dans leur nuance, leur brillant et leur épaisseur; grâce à ce nouveau procédé, nos élégans pourront ajouter à leur beauté sans décélérer l'importance qu'ils y attachent, et, lorsqu'en parlant politique ou littérature, ils passeront, d'un air distrait et machinal, les *brosses Croizat* sur leur tête, ils seront certains

* Les dépôts des brosses Croizat, dites miraculeuses, sont au *petit Dunkerque*, et chez MM. Irlande et Brière, Parfumeurs, au Palais-Royal.

d'entretenir avantageusement leurs charmes, sans rien perdre de la dignité d'un caractère sans prétention.

— Un des premiers bals brillans de cet hiver vient de se donner chez M. S***; on y remarquait de jolis costumes, mais rien encore de très-nouveau; une robe de tulle de Lyon, brodée en plumes, telle qu'on en a vu à l'exposition, était ce qu'il y avait de plus distingué; les plumes, réunies en guirlandes nuancées de toutes couleurs, formaient des colonnes qui prenaient du haut de la taille et se terminaient, au bas du jupon, par un bouquet de plumes: ces bouquets, répétés à la fin de chaque colonne, formaient autour de la robe une garniture charmante. Le corsage formait cœur par devant et par derrière, et était garni de petites plumes qui dépassaient les bords, où elles figuraient une frange. La même disposition se trouvait autour des jokeys coupés en trois pointes retombant sur une manche courte en satin blanc. Cinq aigrettes, variées dans les mêmes nuances que les plumes de la robe, étaient posées entre les coques des cheveux, et formaient une demi-guirlande sur la tête.

— Une robe en gaze-cachemire rose, satinée à larges raies, était bordée d'une rangée de marabouts dont les têtes remontaient vers le haut du jupon; ils étaient fixés sur une guirlande de roses roses qui remontait du côté gauche jusqu'à la hauteur des genoux, où elle s'arrêtait sous un bouquet de marabouts entremêlés de roses; sur la tête, roses et marabouts formant une couronne à *l'Incas*.

— Lundi dernier, on voyait au Théâtre Italien de charmans bérets composés de coques de rubans entremêlés de plumes; celui de la duchesse de R*** était formé de coques de rubans de gaze rose à raies satinées; elles entouraient tout le tour de la tête, et entre chacune d'elles était placée une petite plume rose qui, toutes se recourbant vers le fond du béret, le remplissaient entièrement. Un autre béret non moins élégant était formé de marabouts supportés par un chef d'or qui entourait la tête et formait bandeau sur le front. Un troisième, en velours turc, à raies ponceau et blanches, orné de trois oiseaux de paradis placés en différens sens, se faisait remarquer par son luxe tout oriental.

— Nous devons aussi parler d'un autre genre de béret

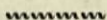
remarqué encore aux Italiens : sa singularité en était peut-être le seul mérite ; mais il doit néanmoins entrer dans le récit des nouveautés du moment. Ce bérêt, extrêmement large, avait le fond formé par de gros plis de velours figurant une rosace ; mais l'extraordinaire était qu'une moitié du bérêt était entièrement jaune et l'autre moitié noire. Il était orné de quatre plumeaux noirs et jaunes.

— Les gants d'une élégante doivent être brodés en couleur tranchante ; sur les gants même en peau blanche, les broderies sont en soie verte, bleue, ponceau, etc., on a toujours soin que la broderie soit assortie à la nuance de la robe que l'on porte.

— Sur des robes habillées, on voit les manches courtes séparées en deux par un bracelet ; la bouffante du bas est plus étroite que celle du haut, et souvent garnie d'une petite manchette.

— On voit des robes en velours bleu suédois, garnies d'un ou deux rouleaux de martre, qui accompagnent parfaitement le boa que presque toutes les femmes portent en toilette. La garniture ordinaire des robes en velours noir est toujours une natte ou un double rouleau tordu, moitié satin moitié velours. Dans une grande soirée, on a vu une robe de velours rose, garnie d'une double rangée de blonde de demi-hauteur, qui serpentait autour d'une grosse torsade d'argent moitié mat moitié brillant, placés à une main de distance l'une de l'autre, bien entendu que la double rangée de blonde était également séparée ; le corsage lacé était garni de blonde, ainsi que le bas des manches courtes.

— On voit des chapeaux en pluche blanche, doublés en satin de couleur : de grandes coques en pluche doublées aussi en satin de couleur forment une espèce de diadème au haut de la tête, et descendent, d'un côté, presque sur le bord de la passe.



ESQUISSES MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

LA DEMOISELLE A MARIER.

Comment la maison de M^{me} de St.-Clair, ordinairement si solitaire, est-elle tout à coup devenue bruyante et animée ?

Chaque semaine, une réunion nombreuse de jeunes gens s'y trouve rassemblée. Le grand-père, que la seule vue d'un violon faisait fuir de chez lui, assiste avec gaité à toutes les contredanses. Il fait bonne mine à chacun, et, de tems en tems, vers la fin de la soirée, il ne craint pas de se mêler lui-même aux danseurs, et de risquer un *avant deux* et un *chassez-croisez*. La jeune Amélie, renfermée jusqu'alors dans un pensionnat, est de toutes les fêtes, et se livre aux plaisirs avec l'abandon d'une pensionnaire rendue à la liberté.

On devine aisément la cause de tous ces changemens. Amélie est à marier; ses parens lui cherchent un époux, et comme ils ne sont pas d'humeur à employer les secours de l'agent matrimonial Brunet ou de M^r Williaume, ils n'ont pas trouvé de meilleur moyen que d'attirer chez eux une nombreuse compagnie; ils espèrent que, parmi tous ces jeunes gens, il s'en trouvera quelqu'un sur qui les charmes de leur fille exerceront une puissante influence, et qu'un contrat bien solide formera la conclusion de tous ces brillans préliminaires.

Depuis quelque tems, on a remarqué les assiduités d'un gros garçon, bien joflu, à qui ses vingt-cinq mille livres de rente font trouver de l'esprit, et qu'on voudrait à toutes forces unir à la pauvre Amélie. Il n'est sorte de complimens que l'on n'emploie pour l'attirer et le retenir. On rit à tout ce qu'il dit; un sourire aimable salue chaque fois son entrée. Comme il lui est arrivé de faire un jour un misérable quatrain, on lui répète sans cesse qu'il a le génie de la poésie; ses vers sont trouvés délicieux, et, malgré son visage rubicond et ses grosses joues, on a fini par lui persuader qu'il était fort sentimental, et qu'il devait exceller dans l'élégie. Depuis lors, il s'est mis à composer de longues homélies rimées, et, chaque soir, il vient en réciter quelques vers à la jeune fille. Elle rit de ses prétentions et fait enrager sa mère et son grand-père par la légèreté avec laquelle elle traite un prétendu à vingt-cinq mille livres de rente.

Amélie n'a pourtant point encore choisi celui auquel elle voudrait unir sa destinée. Il y a trop peu de tems qu'elle est entrée dans le monde pour que son cœur ait encore pu parler. Les adorateurs, dont on l'a entourée, quelque ai-

mables qu'ils puissent être, n'ont point les qualités qu'elle voudrait trouver dans un époux. Dans son pensionnat, elle a rêvé souvent au bonheur que promet le mariage; et ces jeunes étourdis, si légers dans leurs discours, si guindés dans leur tournure, ne sont point ce qu'elle espérait rencontrer. Il y a si loin des vagues et mystérieuses préoccupations d'un cœur sans expérience aux réalités positives de la société!

M^{lle} Ernestine de V... était au pensionnat la meilleure amie d'Amélie : elles passaient ensemble toutes les heures de récréation; elles avaient promis de ne se séparer jamais, et, rentrées dans leurs familles, elles s'étaient surtout réjouies de la pensée qu'elles pourraient se voir tous les jours. M^{me} de St.-Clair a reçu froidement Ernestine; par une politesse glaciale, elle est parvenue à l'éconduire : elle craignait de laisser auprès de sa fille une rivale plus riche et peut-être aussi plus jolie; Amélie ne pourra revoir Ernestine qu'après son mariage.

Un jeune homme, sans fortune, qu'une parenté assez rapprochée autorisait à venir souvent, a été aussi éloigné par M^{me} de St.-Clair. Elle a pensé que des visites trop fréquentes pourraient former une liaison trop intime. Son parent a de la conduite, des talens, de l'esprit; mais il est sans fortune, et son mérite, en le rendant plus intéressant, le rendait plus dangereux.

Ainsi les liaisons qui pouvaient donner du charme à l'intérieur de la famille, ont été toutes rompues. Des soirées brillantes remplacent les douceurs de la paix domestique : on ne fait rien pour le bonheur d'Amélie; on veut seulement la marier. C'est l'unique soin de sa mère, le seul devoir qu'elle se croie appelée à remplir.

Bientôt la jeune pensionnaire aura contracté un mariage de convenance où le calcul aura tout décidé, où les inclinations et les goûts ne sont plus rien. Elle sera confiée au pouvoir d'un époux inconnu qui peut-être saura la rendre heureuse, mais qui pourra aussi flétrir toute son existence. Qu'importe l'avenir? on aura assez fait en lui donnant un rang dans le monde.

Alors, combien de choses changeront de face? Plus de bals, plus de soirées, plus de dépenses ruineuses; on verra

le jeune parent admis à revoir sa famille, les étrangers consignés à la porte, les habitudes journalières reprises. Mais cette mère, si pressée d'enchaîner sa fille, où trouvera-t-elle une consolation et une excuse, si sa précipitation a fait le malheur de la pauvre Amélie, et si les convenances, qu'elle a uniquement consultées, se réduisent à des avantages matériels, et séparés de tout repos et de tout bien-être?



MÉLANGES.

— *Le Mariage d'Argent* poursuit ses succès; il est devenu un vrai mariage d'argent entre le public et l'administration du Théâtre Français. Chaque fois, chambrée pleine et applaudissemens unanimes viennent dédommager l'auteur de n'avoir pas vaincu sans péril.

— On assure que nous aurons pour étrennes la représentation si vivement désirée de *Chacun de son côté*.

— *La Tête de Mort*, mélodrame en trois actes, de M^r Guilbert de Pixérécourt, a eu un succès complet à la Gaîté. Le fer, l'eau et le feu y conspirent vainement contre l'innocence : le jeune Carlo, qui doit venger la mort de son père injustement accusé d'un meurtre commis par le comte Réginald, sur le prince Théobald, échappe aux poignards des assassins, ainsi qu'aux flots de la mer qu'il traverse à la nage; mais au dernier acte, une irruption du Vésuve assure la punition du crime : le criminel Réginald, surpris par la lave ardente dans les ruines de Pompéïa, est cuit tout vivant, et la toile tombe au bruit des acclamations unanimes du parterre.

En somme, la pièce excite un vif intérêt, les décorations sont magnifiques, la vue du Vésuve en fureur, dont la lave poursuit les coupables, offre le spectacle le plus beau et le plus effrayant, et suffirait au succès de l'ouvrage. Le ballet est, en outre, fort agréable, et les acteurs s'acquittent de leurs rôles avec intelligence et ensemble.

— Le célèbre naturaliste Pallas, ayant offert sa collection de minéraux au gouvernement russe, demandait, après calcul fait de leurs valeurs respectives, dix mille roubles pour toute la collection. L'impératrice Catherine II, ayant examiné par elle-même cette collection, et la trouvant fort

mables qu'ils puissent être, n'ont point les qualités qu'elle voudrait trouver dans un époux. Dans son pensionnat, elle a rêvé souvent au bonheur que promet le mariage; et ces jeunes étourdis, si légers dans leurs discours, si guindés dans leur tournure, ne sont point ce qu'elle espérait rencontrer. Il y a si loin des vagues et mystérieuses préoccupations d'un cœur sans expérience aux réalités positives de la société!

M^{lle} Ernestine de V... était au pensionnat la meilleure amie d'Amélie : elles passaient ensemble toutes les heures de récréation; elles avaient promis de ne se séparer jamais, et, rentrées dans leurs familles, elles s'étaient surtout réjouies de la pensée qu'elles pourraient se voir tous les jours. M^{me} de St.-Clair a reçu froidement Ernestine; par une politesse glaciale, elle est parvenue à l'éconduire : elle craignait de laisser auprès de sa fille une rivale plus riche et peut-être aussi plus jolie; Amélie ne pourra revoir Ernestine qu'après son mariage.

Un jeune homme, sans fortune, qu'une parenté assez rapprochée autorisait à venir souvent, a été aussi éloigné par M^{me} de St.-Clair. Elle a pensé que des visites trop fréquentes pourraient former une liaison trop intime. Son parent a de la conduite, des talents, de l'esprit; mais il est sans fortune, et son mérite, en le rendant plus intéressant, le rendait plus dangereux.

Ainsi les liaisons qui pouvaient donner du charme à l'intérieur de la famille, ont été toutes rompues. Des soirées brillantes remplacent les douceurs de la paix domestique : on ne fait rien pour le bonheur d'Amélie; on veut seulement la marier. C'est l'unique soin de sa mère, le seul devoir qu'elle se croie appelée à remplir.

Bientôt la jeune pensionnaire aura contracté un mariage de convenance où le calcul aura tout décidé, où les inclinations et les goûts ne sont plus rien. Elle sera confiée au pouvoir d'un époux inconnu qui peut-être saura la rendre heureuse, mais qui pourra aussi flétrir toute son existence. Qu'importe l'avenir? on aura assez fait en lui donnant un rang dans le monde.

Alors, combien de choses changeront de face? Plus de bals, plus de soirées, plus de dépenses ruineuses; on verra

le jeune parent admis à revoir sa famille, les étrangers consignés à la porte, les habitudes journalières reprises. Mais cette mère, si pressée d'enchaîner sa fille, où trouvera-t-elle une consolation et une excuse, si sa précipitation a fait le malheur de la pauvre Amélie, et si les convenances, qu'elle a uniquement consultées, se réduisent à des avantages matériels, et séparés de tout repos et de tout bien-être?

~~~~~

#### M É L A N G E S.

— *Le Mariage d'Argent* poursuit ses succès; il est devenu un vrai mariage d'argent entre le public et l'administration du Théâtre Français. Chaque fois, chambrée pleine et applaudissemens unanimes viennent dédommager l'auteur de n'avoir pas vaincu sans péril.

— On assure que nous aurons pour étrennes la représentation si vivement désirée de *Chacun de son côté*.

— *La Tête de Mort*, mélodrame en trois actes, de M<sup>r</sup> Guilbert de Pixérécourt, a eu un succès complet à la Gaité. Le fer, l'eau et le feu y conspirent vainement contre l'innocence : le jeune Carlo, qui doit venger la mort de son père injustement accusé d'un meurtre commis par le comte Réginald, sur le prince Théobald, échappe aux poignards des assassins, ainsi qu'aux flots de la mer qu'il traverse à la nage; mais au dernier acte, une irruption du Vésuve assure la punition du crime : le criminel Réginald, surpris par la lave ardente dans les ruines de Pompéïa, est cuit tout vivant, et la toile tombe au bruit des acclamations unanimes du parterre.

En somme, la pièce excite un vif intérêt, les décorations sont magnifiques, la vue du Vésuve en fureur, dont la lave poursuit les coupables, offre le spectacle le plus beau et le plus effrayant, et suffirait au succès de l'ouvrage. Le ballet est, en outre, fort agréable, et les acteurs s'acquittent de leurs rôles avec intelligence et ensemble.

— Le célèbre naturaliste Pallas, ayant offert sa collection de minéraux au gouvernement russe, demandait, après calcul fait de leurs valeurs respectives, dix mille roubles pour toute la collection. L'impératrice Catherine II, ayant examiné par elle-même cette collection, et la trouvant fort



belle, écrivit en marge du mémoire que Pallas avait adressé au gouvernement : « M<sup>r</sup> Pallas est un très-savant minéralogiste, mais un très-mauvais calculateur : nous ordonnons qu'il lui soit remis deux cent mille roubles pour sa collection ».

ANNONCES.

— LE TRÉSOR du Comte de Saint-Germain pour conserver les cheveux, et les empêcher de blanchir, qui se vend au seul dépôt, chez M. De Bierne, à la Mère de Famille, rue du Helder, n<sup>o</sup> 1, est une des plus riches conquêtes de la toilette ; c'est un des secrets du fameux comte de St.-Germain, alchimiste si renommé de la cour de Louis XV.

Des mémoires du tems citent plusieurs femmes célèbres par leur esprit et leurs beaux cheveux, qui se servaient de cette liqueur, dont l'usage fortifie aussi les nerfs, et maintient le cerveau et l'esprit dispos. Elle rafraîchit et nourrit tellement les cheveux, qu'elle en arrête la chute. Elle les fait croître, les empêche de blanchir, conserve leur couleur primitive, leur donne de l'éclat et les fait friser. Pour prévenir les contrefaçons, chaque bouteille, qui se vend 3 fr. 75 c., est accompagnée d'un prospectus et porte sur l'étiquette les lettres initiales du propriétaire qui sont *H. F. R.*

— LE LA BRUYÈRE DES DOMESTIQUES, précédé de considérations sur l'état de domesticité en général, et suivi d'une Nouvelle par M<sup>me</sup> de Genlis, avec cette épigraphe :

*Que le serviteur qui a du sens, vous soit cher comme votre ami.*

ECCLÉSIASTIQUE, CHAP. VII.

Rien de plus louable que de voir des écrivains consacrer leurs veilles et leurs talens à l'amélioration de la société, et nulle classe n'est sous ce rapport plus intéressante que celle des domestiques. Un livre tendant à les éclairer sur leurs devoirs, à leur inspirer des vertus propres à élever leur ame, et en outre, à les rendre satisfaits de leur sort, mérite, sans contredit, l'attention de tous les maîtres de maisons. Tel est celui que nous annonçons, aussi distingué par la manière dont il est écrit, que par les recherches intéressantes qu'il contient ; il mérite d'être placé dans toutes les bibliothèques.

Paris, chez Victor Tiercelin, éditeur, rue du Coq-Saint-Honoré, n<sup>o</sup> 16, Ponthieu, Palais-Royal, et Dondey-Dupré, rue Richelieu, n<sup>o</sup> 47 bis ; un vol. in-8<sup>o</sup> 6 fr., et 7 fr. par la poste.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, Rue Richelieu, N<sup>o</sup> 47 bis, et rue Saint-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin. A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

*A ce Numéro est jointe la Planche 519.*

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n<sup>o</sup> 46, au Marais.